T 566, 10

Les Objets magiques et les fruits merveilleux

Trois frères. Le premier part pour son sort ; le deuxième s'engage vers lui ; le troisième fait de même. Le temps du plus vieux finit. Il dit au cadet :

— Je vais me rengager pour t'attendre.

Le temps du cadet fini, ils disent :

— Pour attendre le plus jeune, nous allons nous engager.

Leur temps fini, ils reviennent, passent près d'un moulin, entrent, demandent à loger.

— Oui, mais j'ai un château inhabitable.

— C'est notre affaire.

Ils soupent, boivent. Le soir, ils vont au château, allument une chandelle. Le plus vieux dit :

— Il faut qu'un soit de faction ; c'est moi d'abord, comme aîné.

Entre onze heures, minuit, un ouragan. Le diable apparaît.

— Halte là ! On n'entre pas.

— Laisse-moi passer !

— Non.

— Je te donnerai quelque chose, un manteau. En dix minutes, tu pourras faire cinquante lieues.

— Fais voir.

— Bien ! Passe, mais pas pour longtemps.

Le diable entre, puis repart. Au jour, [l'aîné] se couche vers les frères. Ils s'en vont chez le meunier :

— Avez-vous bien dormi ?

— Très bien.

Il les régale, les retient pour le soir. La nuit venue, ils y retournent.

— Au cadet de faire la faction.

— Bien !

Il y va ; même chose.

— Qui vive ? On passe pas ! Mes frères se reposent.

.....

— Une jolie bourse [avec] toujours de l'or et de l'argent.

— Fais voir.

Il la donne.

— Eh bien ! passe doucement, pas longtemps.

Il fait sa tournée et revient vite.

[2] Au jour, même chose que la veille. Ils reviennent au moulin. Même chose. Le troisième soir, de même : le troisième frère est de faction. Même affaire.

— Qui vive ? On passe pas ! Mes frères, etc.

.....

— Une belle serviette, un beau repas dessus, [quand elle est] étendue¹.

— Fais voir.

[.....]

¹ Ms : une belle serviette, beau repas dessus, étendue.

— Passe doucement : [il ne faut] pas réveiller mes frères.

Même chose. Ils reviennent au moulin. Même affaire ; sans dire ce qu'ils avaient vu. Ils quittent le moulin pour aller voir leurs parents. L'aîné dit :

— Moi, j'ai un manteau, etc.

Ils disent :

— Voyons ça !

Ils se mettent dessous et se trouvent arrivés chez eux.

Au bout de quelque temps, un roi ayant envie de donner un dîner, fait demander un chef et lui promet sa princesse en mariage. L'aîné dit au cadet :

— Moi, je pourrai aller chercher un chef en quelques minutes.

Le cadet dit :

— Moi, j'ai une serviette.

— Moi, une bourse.

— Ah ! très bien ; prêtez-moi vos deux objets.

— Oui.

L'aîné prend bourse et serviette, se met sous [son] manteau, arrive à la cour, pose sa serviette et voilà un dîner servi.

[3] Alors, il demande la princesse en mariage, lui fait l'amour. Elle lui demande, un jour :

— Comment as-tu fait pour servir pareil dîner ?

Il lui dit :

— C'est une serviette ; j'ai une bourse aussi et un manteau.

— Oh ! fais-moi voir !

Il [les] lui donne ; elle les garde. Le voilà, misérable. Il mendie. Affamé, il arrive [dans un] jardin : beaux fruits. Il entre, prend des pommes, [les] mange. [Il lui] pousse des cornes. Il prend [des] poires, [...]. Les cornes tombent. Il en recueille, porte ça à la cour, crie :

— Pommes à vendre !

[Le roi²] en achète. On en mange : cornes à *roquer* les murs ! On demande un docteur et promesse de la princesse en mariage. Il en vient des médecins ! En vain.

Lui se déguise en médecin et arrive. Il commence par traiter le roi, puis la reine ; puis la princesse qu'il a fait languir :

— Toi, remets-moi mon manteau, ma bourse et ma serviette !

Elle y a consenti.

— Et je veux coucher vers toi.

Et tout [4] s'arrangea ainsi.

Recueilli s.l.n.d. auprès de Thévenin³, s.a.i.⁴, [É.C. : François, né le 06/10/1818 à Mauvrain, Cne de La-Celle-sur-Nièvre, garde champêtre en 1881, tisserand en 1891, résidant à Murlin, décédé le 13/04/1891]. S. t. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Thévenin/1 (1-4).

Marque de transcription de P. Delarue et rédaction des fiches ATP par G. Delarue.

Publié par P. Delarue, CNM, XIII, p. 123-134⁵.

² Ms : En achète, on en mange...

³ Noté *au-dessus du conte et à sa suite. M. a noté à la plume en travers du f. 4 et entouré* : 3 frères soldats – pommes – cornes. *Et en dessous* : manteau – bourse – serviette.

⁴ Voir les indications données par P. Delarue à la fin du texte qu'il a publié.

⁵ Version littéraire empruntant des éléments à d'autres versions.

Catalogue, II, n° 10, version C, p. 441.

Texte publié par P. Delarue

Il y avait une fois trois frères qui s'aimaient beaucoup.
Quand le premier eut l'âge d'être soldat, il partit pour accomplir son service militaire.
Quand vint le tour du second, il s'engagea dans le régiment de son frère et plus tard le troisième fit de même.

Quand le temps de l'aîné fut fini, il dit au cadet :

— Je vais me rengager pour t'attendre.

Et quand le temps du cadet fut fini, les deux aînés dirent au plus jeune :

— Nous allons reprendre du service pour avoir notre congé avec toi.

De la sorte, ils furent libérés en même temps et partirent ensemble pour regagner leur village⁶.

Ils avaient déjà fait beaucoup de chemin sans trouver aucune habitation et déjà il était tard et ils avaient bien faim. Enfin, ils arrivèrent à un moulin où ils demandèrent l'hospitalité.

— Je peux bien vous donner à manger, leur déclara le meunier, mais je n'ai pas de place pour vous loger ; je possède bien, tout près d'ici, un vieux château abandonné, mais ceux qui y vont coucher n'en reviennent pas. Pour qu'il redevienne habitable, il faudrait d'abord que quelqu'un puisse y passer trois nuits de suite.

— Nous irons y coucher, dirent les frères.

Ils soupèrent fort bien chez le meunier. Puis, ils se rendirent au château. Ils y trouvèrent un bon lit et décidèrent que deux d'entre eux dormiraient pendant que le troisième veillerait.

— Comme je suis le plus vieux, dit l'aîné, je prendrai la garde ce soir.

Vers minuit, il entendit dehors un grand bruit d'ouragan de plus en plus proche qui cessa brusquement. Et trois grands coups furent frappés dans la porte.

— Qui est là ? demanda le soldat.

— Le maître du château. Laisse-moi entrer.

— Non, on ne passe pas!

— Allons, laisse-moi entrer, et je te donnerai un *manteau magique*.

— Montre-le-moi.

Le soldat ouvrit la porte ; le diable entra et lui tendit le manteau.

⁶ Au temps où les soldats étaient en grande partie illettrés, leur seule "littérature" était orale, composée presque exclusivement de contes populaires qui se disaient le soir, dans la chambrée, quand, la lumière éteinte, ils attendaient l'heure du sommeil. (Voir l'introduction à mon livre *L'Amour des trois oranges et autres contes folkloriques*.) C'est ce qui explique la fréquence des débuts, passés dans la tradition, où l'on insiste complaisamment sur l'engagement, et surtout sur la libération du héros dont le nom est souvent *La Ramée*, *Pipette*, *La Chique*. Voici un autre début de conte nivernais : « *La Ramée* était l'ordonnance d'un capitaine qui l'avait fait rengager trois fois de suite en lui promettant chaque fois de le faire passer caporal. Quand il vit qu'il lui fallait rengager une quatrième fois, il refusa de rester plus longtemps... » Ou bien, un soldat libéré part avec un pain et six deniers ; après un jour de marche, il s'aperçoit qu'on s'est trompé d'un liard dans son compte, ou d'un quart de pain, et il retourne une fois, deux fois, pour exiger son dû... Voir aussi, dans le premier conte de ce recueil, le départ de *La Ramée* [T 306,2 Les Princesses dansantes de la nuit (conte recueilli par P. Delarue en 1950).]

— Il suffit qu'on monte dessus et qu'on se souhaite n'importe où pour s'y trouver porté aussitôt.

— Bon, passe, mais va doucement pour ne pas réveiller mes deux frères. Et ne reste pas plus que dix minutes.

Le diable entra, fit très vite sa tournée et repartit, les dix minutes passées.

Au jour, l'aîné alla dormir vers ses deux frères, sans leur rien dire de la visite du diable. Puis, tous trois s'en furent manger chez le meunier.

— N'avez-vous rien vu ? leur demanda-t-il.

— Rien, et nous avons fort bien dormi.

Le meunier, très content, les régala et voulut les garder encore une nuit dans son château.

Cette fois, ce fut le cadet qui prit la garde.

Vers minuit, il entendit un bruit d'ouragan et de tonnerre qui se rapprochait rapidement, puis s'arrêta ; et trois grands coups firent trembler les portes du château.

— Qui est là ? demanda le veilleur.

— Le maître du château. Laisse-moi entrer.

— Non, on ne passe pas!

— Allons, laisse-moi entrer, et je te donnerai une *bourse magique*.

— Voyons .

Le garçon ouvrit la porte, le diable entra et lui tendit la bourse.

— Tu peux prendre dedans autant d'or et d'argent que tu en veux, elle restera toujours pleine.

— Bon, passe, mais va doucement pour ne pas réveiller mes deux frères. Je te donne cinq minutes.

— Ces gaillards-là se défendent bien et ils ont l'air de vouloir rester, murmura le diable entre ses dents. Demain, je réglerai leur affaire.

Il entra, fit sa tournée très vite et repartit, les cinq minutes passées.

Au jour, le cadet s'en fut dormir près de ses frères qui n'avaient rien entendu. Puis, tous trois se rendirent vers le meunier, qui, plus joyeux encore que la veille, les fit bien manger et boire et voulut les garder encore une nuit.

Cette fois, ce fut le plus jeune qui prit la garde.

Vers minuit, il entendit le roulement d'un carrosse qui s'approchait au milieu d'un grand bruit de tonnerre et de tempête. Le silence se fit brusquement, puis trois coups dans la porte ébranlèrent tout le château.

— Qui est là ?

— Le maître du château. Laisse-moi entrer.

— Non, on ne passe pas!

— Allons, laisse-moi entrer, et je te donnerai une *serviette magique*.

— Montre-la-moi.

Le garçon ouvrit, le diable entra, lui montra la serviette.

— Dès qu'on l'étend, elle se garnit des plats et des vins les meilleurs pour toutes les personnes qui sont là.

— Laisse-la-moi et entre ; mais n'éveille pas mes deux frères, ou gare à toi ! Je te donne deux minutes.

— Le soldat, le fusil à la main, se tenait prêt à tirer. Le diable eut juste le temps d'aller chercher ses livres de diablerie et repartit bien vite dans le carrosse avec lequel il comptait emmener les trois frères, furieux, car son pouvoir sur le château cessait.

Le lendemain, le meunier fêta les trois soldats qui reprirent leur chemin.

Bientôt la faim les prit ; les deux aînés se plainquirent de ne pas voir d'auberge aux environs.

— Ne vous mettez pas en peine d'un endroit pour manger, dit le plus jeune. J'ai dans mon sac de quoi vous régaler à bon compte.

Il les fit asseoir sur le talus de la route, sortit la nappe magique et l'étendit sur le sol.

Et à l'instant, elle se trouva garnie de tout ce qu'il fallait pour trois personnes.

— C'est le diable qui me l'a donnée pour que je le laisse entrer dans le château, dit-il.

Tous trois se régalerent, puis le plus jeune replia sa serviette et la rangea dans son sac.

Et ils reprirent leur marche.

Bientôt, ils durent traverser une ville et ils avaient honte de leurs vêtements usagés qu'on leur avait donnés au départ et qui, maintenant, tombaient en loques.

— Ne gardons pas plus longtemps ces guenilles, dit le cadet. J'ai de quoi nous acheter des vêtements neufs.

Et il sortit de son sac la bourse inépuisable.

— C'est aussi le diable qui me l'a donnée pour que je le laisse entrer un instant dans le château, dit-il.

Il emmena ses frères dans le plus beau magasin d'où ils sortirent habillés comme des princes.

Ils se remirent en route, mais ils étaient encore loin de chez eux et ils trouvaient le chemin long et fatigant.

— Nous n'allons pas marcher plus longtemps dit l'aîné. Je vous transporterai chez nous en un clin d'œil.

Il sortit le manteau de son sac et l'étendit.

— C'est aussi le diable qui me l'a donné pour que je le laisse entrer un instant dans le château. Asseyez-vous dessus, près de moi.

Quand tous trois furent en place, l'aîné se souhaita dans son pays et tous trois s'y trouvèrent aussitôt transportés.

Leurs parents furent bien surpris en voyant arriver chez eux ces beaux messieurs, et leur joie fut grande quand ils reconnurent en eux leurs enfants.

Grâce à la nappe et à la bourse magiques, les trois frères et leurs parents vécurent désormais dans l'abondance et la richesse.

À quelque temps de là, le roi fit annoncer partout que celui qui pourrait organiser en un jour, pour toute sa cour, un dîner parfaitement réussi, aurait sa fille en mariage.

L'aîné des trois frères dit :

— Avec mon manteau magique, je pourrais aller chercher le meilleur des chefs cuisiniers.

Et le cadet :

— Avec ma bourse magique, je pourrais acheter ce qu'il y a de meilleur et de plus rare.

Et le plus jeune :

— Avec ma nappe magique, je puis en un clin d'œil servir le plus parfait des repas.

— C'est vrai, dirent les autres.

— Prêtez-moi vos objets, j'aurai facilement la princesse.

Il se plaça sur le manteau et se trouva transporté aussitôt à la cour du roi. Il offrit ses services. Avec sa bourse inépuisable, il put acheter la plus belle vaisselle d'or et d'argent, le plus beau linge de table, les plus belles fleurs de toute la ville. Puis, il étendit sa nappe qui se trouva couverte des plats et des vins de la meilleure qualité.

Le roi se déclara satisfait, et le garçon fut autorisé à faire sa cour à la princesse avant de l'épouser.

Mais celle-ci, un jour, lui demanda :

— Comment as-tu donc fait pour préparer si vite un tel repas ?

—C'est que j'ai une serviette magique qu'il me suffit de déployer pour qu'elle se garnisse aussitôt de tout ce qu'il y a de meilleur.

— Montre-la-moi, dit la princesse.

Le garçon la sortit, la mit sur la table qui se trouva garnie aussitôt de tout ce qu'il fallait pour régaler deux personnes.

— Donne-la-moi, pour me prouver que tu m'aimes, demanda la princesse.

Il la lui donna et la fille du roi la rangea dans sa chambre.

Le lendemain, quand le jeune homme se présenta chez la princesse, celle-ci lui déclara :

— J'ai réfléchi. Je ne veux plus me marier, à moins que tu m'offres un autre cadeau digne de moi.

— J'ai aussi une bourse magique, qui reste toujours pleine.

— Montre-la-moi.

Il la lui montra donc et lui fit voir qu'on en pouvait tirer autant d'argent qu'on le voulait sans pouvoir la vider.

— Donne-la-moi, dit la princesse, et alors je pourrai t'épouser.

Le garçon lui donna la précieuse bourse que la princesse rangea avec la nappe.

Mais le lendemain, quand il vint de nouveau lui faire la cour, la fille du roi lui dit :

— J'ai réfléchi de nouveau. Décidément, je ne puis me marier avec toi que si tu m'offres un dernier cadeau digne de moi.

— J'ai encore un manteau magique qui transporte où l'on veut. Mais je ne puis te le donner qu'après notre mariage.

— Je veux bien, mais montre-moi comment on l'utilise.

Le jeune homme étendit le manteau, se mit dessus, fit placer la princesse près de lui et se souhaita au bord de la mer Rouge. Et les voilà transportés bien loin, bien loin, dans un pays inconnu.

— Va me cueillir cette fleur avant de me ramener chez moi, demanda la princesse au garçon.

Il se dirigea vers la fleur, et la princesse, restée seule sur le manteau, se souhaita dans le palais de son père, où elle se retrouva aussitôt. Et tout à fait satisfaite, elle rangea l'objet magique vers les deux autres.

Voilà donc le pauvre garçon tout seul, bien loin, sur une terre inconnue. Il erra dans le pays quelque temps, et bientôt, il eut très faim et très soif.

Il passa devant un beau jardin abandonné dont les arbres portaient des fruits magnifiques.

Il y entra et se mit à croquer de grosses pommes aux belles couleurs. Mais il s'aperçut que chaque pomme qu'il mangeait lui faisait pousser une corne.

Épouvanté, il s'arrêta, mais il avait encore très faim.

— J'aurai peut-être plus de chance avec les poires, pensa-t-il.

Et il se mit à croquer des petites poires dorées, et chaque poire qu'il mangeait faisait tomber une de ses cornes.

Alors, il se fit deux paniers d'*aubis* (clématite), remplit l'un des grosses pommes qui font pousser des cornes, l'autre des petites poires qui les font disparaître. Puis il reprit la direction de son pays, en mendiant pour vivre tout le long de sa route.

Il se retrouva un beau jour dans la ville de la princesse qui l'avait si bien trompé.

Alors, déguisé en paysan, son panier de pommes au bras, il passa et repassa devant le palais du roi en criant :

— Belles pommes à vendre ! Belles pommes à vendre !

La princesse, en l'entendant, mit le nez à la fenêtre et les grosses pommes aux belles couleurs lui firent envie ; elle envoya une servante acheter tout le contenu du panier.

À la fin du repas, les pommes furent apportées sur la table du roi comme dessert. Le roi, la reine et la princesse les goûtèrent et les trouvèrent si bonnes qu'ils en mangèrent coup sur coup trois ou quatre. Mais, en relevant la tête, ils poussèrent des cris d'épouvante en constatant qu'il leur était poussé à tous trois des cornes de belle taille.

Le roi, la reine et sa fille allèrent se cacher pleins de honte dans leurs chambres. Le médecin de la cour fut appelé, mais il déclara que jamais il n'avait vu pareille infirmité et qu'il ne pouvait rien pour la guérir. Alors, le roi fit annoncer dans tout le royaume que celui qui les guérirait tous les trois aurait sa fille en mariage.

Il vint de partout des médecins, mais aucun ne put donner un remède pour faire tomber les cornes ; il vint même des chirurgiens, mais, si l'on coupait une corne, elle repoussait plus forte et plus longue aussitôt.

Enfin, le garçon berné se déguisa en médecin et vint offrir ses services à son tour. Il n'avait pas oublié ses petites poires dorées : il en fit d'abord manger au roi et à la reine, et leurs cornes tombèrent ; mais il voulut faire languir la princesse qui, étant la plus gourmande, était la mieux pourvue avec deux paires de cornes.

Il lui fit d'abord manger une poire ordinaire au lieu de l'une des poires magiques, et fit semblant d'être très étonné de ne pas voir tomber une corne.

— Princesse, si le remède n'a pas d'effet, c'est que vous devez avoir un gros mensonge ou un vol sur la conscience, ou peut-être les deux.

— Oui, en effet ! Je devais épouser un jeune homme qui possédait une nappe magique ; mais quand il m'eut donné sa nappe, je n'ai plus voulu de lui.

— Confiez-moi la nappe pour que je la restitue à son maître et je vous guérirai.

Elle lui rendit la nappe.

Il lui fit manger une petite poire dorée et une corne tomba. Puis il lui donna une poire ordinaire qui ne fit aucun effet.

— Vous avez dû commettre une autre tromperie.

— Oui, j'ai promis au jeune homme de l'épouser s'il me donnait une bourse magique, mais quand il me l'eut donnée, je n'ai plus voulu de lui.

— Confiez-moi la bourse pour que je la restitue à son maître et je vous guérirai.

Elle lui rendit la bourse, il lui fit manger une petite poire dorée et une corne tomba.

Puis il lui donna une poire ordinaire, lui fit avouer qu'elle avait enlevé le manteau magique, se le fit rendre et fit tomber la troisième corne.

— Avant de vous enlever la dernière, dit-il, il faut que je remette les objets magiques à leur maître.

Et il partit, rendit à ses frères le manteau et la bourse qu'il leur avait empruntés, revint vers la princesse. Alors, il se fit reconnaître d'elle, lui reprocha ses tromperies et lui déclara qu'il ne lui enlèverait la quatrième corne qu'après leur mariage, puisqu'il ne pouvait avoir confiance en elle.

Ils se marièrent. Ensuite, le jeune homme fit tomber la dernière corne grâce à ses poires magiques. Et la princesse, pour faire oublier à son mari ses tromperies d'autrefois, l'aima beaucoup et lui donna beaucoup d'enfant ; et tous deux vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.